

XYZ. La revue de la nouvelle

Le nu de la vie

Camille Allaire, *Celle qui manque*, Montréal, Triptyque, 2010, 88 p.

David Dorais



Numéro 105, printemps 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/61345ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dorais, D. (2011). Compte rendu de [Le nu de la vie / Camille Allaire, *Celle qui manque*, Montréal, Triptyque, 2010, 88 p.] XYZ. *La revue de la nouvelle*, (105), 71–73.

Le nu de la vie

Camille Allaire, *Celle qui manque*, Montréal, Triptyque, 2010, 88 p.

LE RECUEIL de Camille Allaire, le premier de cette auteure qui détient une maîtrise en création littéraire, présente vingt-cinq nouvelles brèves. Les récits, presque tous narrés au *je*, laissent le plus souvent la parole à des jeunes femmes qui s'expriment à propos de leurs relations interpersonnelles, centrées sur la famille. La nouvelle « Barcelone » raconte comment Gabrielle a suivi son père, qui s'est enfui en Espagne, et comment elle l'a retrouvé, dans le but de converser avec lui pour mieux le connaître. Le lien avec la mère est abordé dans la nouvelle éponyme (où une jeune femme ouvre une galerie d'art pour y exposer les œuvres de sa défunte mère) et dans « Contre Lina » (qui met en scène l'incompréhension mutuelle entre une mère pleine de bonnes intentions mais maladroite et son adolescente délinquante). La nouvelle finale du recueil montre la narratrice se tenant au chevet de sa grand-mère et entreprenant d'écrire l'histoire d'amour tragique de celle-ci.

Le ton des récits n'est pas acerbe ni rancunier. Les relations familiales sont plutôt considérées d'un point de vue nostalgique : même si, à l'âge adulte, la jeune femme peut s'être éloignée de ses parents ou s'être brouillée avec eux, elle se souvient de son enfance, époque où ils ont partagé un attachement profond. Même une liaison incestueuse entretenue avec le frère à l'adolescence est évoquée sur le mode du regret et non de la honte, comme si le fait d'écrire le passé permettait de le racheter et d'en restituer intacts les moments de grâce.



Les relations de couple, autre sujet important traité dans les nouvelles, sont vues plus négativement. Les périodes de bonheur sont rares et, lorsqu'elles sont décrites (comme dans « Rien de romantique », qui commence par le récit d'un mariage), la menace de la rupture plane déjà ; elle ne tardera pas à se réaliser, séparant les amants de manière inexorable.

La galeriste de « Celle qui manque » déclare : « Mettre sur pied un projet qui vous fait lentement basculer dans vos origines demande beaucoup d'énergie. » La remarque pourrait s'appliquer à la démarche de l'auteure elle-même, puisque ses histoires semblent tirées de situations véridiques. En effet, Camille Allaire parvient à doter son œuvre d'un caractère d'authenticité hors du commun. Le style y contribue beaucoup, style lyrique, bien sûr (les sujets l'imposent), mais retenu, tâchant de conserver le décorum qui sied à des témoignages sentis et profonds. Les notations de l'auteure sont simples et directes. Elle s'intéresse avec le même détachement apparent aux objets du décor et aux sentiments, impressions, sensations, souvenirs du personnage : « Je suis agrippée à mon verre et, soudainement fatiguée, je n'ai plus envie de forcer, de chasser à grands coups de sagesse et de prudence la charge sensuelle qui se manifeste chaque fois. Pourquoi faut-il toujours que ce soit moi qui parte, moi qui porte l'odieux de la discipline, moi qui prévienne les dégâts, moi qui t'évite ? Et si [...] j'enlevais la veste qui me donne chaud, si je me déhanchais comme j'en ai envie sur la piste de danse, si je prenais un autre mojito parce que c'est l'été, si... ? » Dans cet extrait, les descriptions concrètes (le verre, la veste, la piste de danse) s'entremêlent aux observations corporelles (crispation, fatigue, sensualité, fuite, déhanchement) et aux désignations psychologiques abstraites qui rappellent les analyses un peu sèches des moralistes français ou de Stendhal et qui cherchent à définir ce qui est éprouvé (« sagesse », « prudence », « odieux », « discipline »).

L'attention portée aux réactions psychologiques peut, dans certaines nouvelles, réduire l'histoire à une action épurée, parfois difficile à saisir tant les circonstances extérieures

sont peu étoffées. Par exemple, dans « Brusquement », le narrateur mentionne une mystérieuse « elle » et deux amis nommés « M. » et « F. », mais le lecteur ne saura pas de qui il est question. Le narrateur parle aussi d'une explosion qui aurait eu lieu, d'un déferlement de couleurs, d'une chaleur insupportable, mais tout cela dans « l'enceinte de [s]on crâne » et accompagné de sentiments de confusion, de désespoir, de vide. Folie ? Dépression ? Peine d'amour ? Impossible d'éclaircir la situation, puisque l'important demeure ce qui se produit dans la tête du personnage principal.

Bref, le livre de Camille Allaire est fait de retenue, sur le plan de la forme autant que sur celui du contenu. Ce n'est pas un hasard si l'on voit se déployer à travers plusieurs textes un imaginaire du Nord, dans des nouvelles se déroulant en hiver ou dans des contrées boréales. Le froid symbolise, pour Allaire, le dépouillement, l'éloignement, la solitude, c'est-à-dire la vie intérieure ramenée à l'essentiel de sa douleur, ce que Jean Hatzfeld, dans un contexte différent, appelle « le nu de la vie ». Ce n'est pas un hasard non plus si la dernière phrase de *Celle qui manque* est précisément « il me manque », montrant ainsi que l'absence, avec ce qu'elle entraîne de tristesses, de réminiscences et de résignations, constitue l'origine et la finalité de ce recueil.

David Dorais

L'humanité ordinaire

Daniel Rondeau, *J'écris parce que je chante mal*, Québec, Septentrion, coll. « Hamac-carnets », 2010, 203 p.

L'ASPECT qui attire le plus l'attention dans le premier recueil de Daniel Rondeau est l'amour qu'il témoigne aux gens ordinaires. Parfois un amour respectueux et compatissant envers les déshérités (mendiants ou malades mentaux), mais généralement un amour affectueux et fraternel envers les individus qui, par leur allure ou leur comportement bizarres, dérogent aux convenances et aux

